Karch, Pierre. *Nuages*. Montréal : Lévesque, 2011. (160 p.)

Outre un roman fort remarqué (*Baptême* en 1982), le romancier et nouvellier torontois Pierre Karch a fait paraître dès le début des années 1980 *Nuits blanches*, puis dix ans plus tard *Jeux de patience* (1991), deux recueils de nouvelles et de contes qui s'inspiraient de la tradition canadienne-française de la fable populaire tout en reprenant certains thèmes de la littérature mondiale. Ces ouvrages, résultant de publications antérieures dans des revues spécialisées, ne permettaient guère de tracer une unité thématique ou stylistique particulière, le travail de la nouvelle étant justement marqué chez Karch par le disparate et l'éclatement des finalités du récit. Quelques quinze ans plus tard, l'auteur vient de faire paraître un troisième recueil de textes brefs qui empruntent encore une fois aux formes du conte traditionnel.

Dans *Nuages*, les divers narrateurs deviennent assez naturellement des moralistes. Les diverses histoires comportent donc toutes le ton enjoué de celui qui, dans la distance de l'écriture, s'amuse à observer les travers de l'espèce humaine. Comme chez les moralistes français du XVIII^e siècle, Karch privilégie souvent le portrait caricatural, ce qui tend à dépouiller les personnages de toute profondeur psychologique. Chacun des contes est un cas d'espèce dans le grand laboratoire caractérologique du monde. Comme les nuages, classés selon leurs circonvolutions et fragilisés par tous les vents, les personnages de Karch se dessinent souvent comme de pures traces produites par le regard sympathique de l'observateur. La brièveté des textes confirme le principe de la collection de portraits qui sous-tend l'écriture de la nouvelle. Sur le plan symbolique, elle tend également à enfermer les personnages dans des espaces restreints et même étouffants dont ils ne s'évadent que par le rêve et l'obsession.

Pourtant, les récits de Karch sont marqués par l'expérience du voyage. Par son regard sur le monde, le voyageur est sans doute le plus grand collectionneur d'impressions fugaces. Dans *Nuages*, les petites villes de France ou de la Guadeloupe côtoient ainsi les grandes métropoles multiculturelles que sont Montréal et Toronto. Dans la nouvelle s'intitulant « Égyptomania », Samiah au sortir de l'église paroissiale s'installe sur la plage et se prend à observer une petite fille qui, assise sur une chaise, y fait ses devoirs, puis d'autres enfants guadeloupéens qui jouent dans le sable. Ces images l'entraînent aussitôt à imaginer les sarcophages ensablés de l'Égypte ancienne, comme si

l'espace insulaire donnait naissance à une perception sans limites du temps. Dans un autre récit (« Frank »), Benoît Lheureux lit un roman de Simenon dans un café de la rue Jarvis à Toronto. Contemplatif, il ne peut s'empêcher de comparer les sans-abris qui hantent inévitablement les rues des grandes villes. Il se laisse captiver par Frank qui vient solliciter régulièrement sa générosité. À d'autres moments, enfin, les personnages observés appartiennent au passé du narrateur et s'imposent à lui comme des figures douces et familières, telles Madame Joséphine dans « Le retour de Russie » ou Minou Duparc dans « Les pigeons de Minou ».

Si aucun de ces récits ne présente de façon explicite la question de l'identité, tous font allusion cependant à la mort qui reste autant pour le portraitiste que pour ses sujets l'horizon ultime. Comme le joueur de flûte dans la nouvelle éponyme, les êtres mis en scène par Karch semblent être au bord de l'éternité. Certes, ils s'inscrivent un à un dans le « répertoire céleste » du conteur, mais cette présence évanescence est l'annonce de leur disparition prochaine, car ils savent qu'ils sont « un seul air parmi une infinité d'autres » (48) et qu'ils devront passer. Depuis longtemps, ils semblent dépourvus de désirs et se contentent de vivre en marge du regard de l'observateur. Cette ténuité de l'existence sous toutes ses formes est à la fois le point de départ de l'écriture de Karch et son aboutissement dans la fragmentation du conte. Depuis 1980, le projet de cet écrivain franco-ontarien important n'a guère changé. La littérature, cette « pharmacie intérieure » qui fait voir « même par les plus mauvais temps, la vie en rose » (93), est aussi le signe d'une certaine absence au réel.

François Paré, Université de Waterloo